

À voir

Léo Rosshandler, Monique Brunet-Weinmann and Hedwidge Asselin

Volume 52, Number 210, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rosshandler, L., Brunet-Weinmann, M. & Asselin, H. (2008). À voir. *Vie des arts*, 52(210), 24–27.

ENTRE CIEL ET TERRE



Sans titre, 2006
Huile sur toile
244 x 366 cm

LES IMAGES DE GAREN BEDROSSIAN MÈNENT UNE DOUBLE VIE. DE NATURE HUMANISTE, ELLES MONTRENT DES PERSONNAGES PRISONNIERS DE DEUX ENVIRONNEMENTS, CELUI PROVENANT DE LEURS INTERVENTIONS (LE BÂTI) ET CELUI AUQUEL ILS DOIVENT LEUR EXISTENCE : LA NATURE.

GAREN BEDROSSIAN

Galerie d'art d'Outremont
41, avenue Saint-Just
Outremont
Tél. : 514 495-7419
laurentbouchard@ville.montreal.qc.ca
Du 3 au 27 avril 2008

L'iconographie des œuvres récentes de l'artiste Garen Bedrossian se situe entre ciel et terre. Deux diptyques de grande dimension, d'une tonalité rouge dominante, montrent l'image renversée d'une ville d'aspect nocturne avec ses tours et ses grands bâtiments. Les villes occupent toute la partie supérieure des tableaux. Elles semblent descendre du ciel. Vers le coin bas des diptyques se trouve un homme solitaire au regard indifférent. Villes et personnages sont placés sur un fond sombre déchiré rythmiquement par des percées lumineuses. Ces œuvres, dont l'aspect figuratif est rendu d'une manière picturale remarquable, nous parlent-elles de l'aliénation que l'homme ressent devant l'écrasante présence des villes modernes? Sont-elles un simple constat du rapport d'indifférence qui s'est installé entre

les occupants des tours et l'environnement menaçant qu'elles représentent? Les tableaux donnent à voir et à réfléchir.

Ayant parlé de la ville, l'artiste s'adresse sur le même ton à la nature en la symbolisant à travers l'arbre. Celui-ci aussi surgit à l'envers ayant laissé ses racines au ciel. Il entoure avec l'ensemble de ses branches dénudées un personnage semblable à celui des diptyques dans un geste d'abri, de protection. Bedrossian nous fait voir l'autre côté de la médaille.

Une série de tableaux de moindre dimension présentent tempêtes, paysages inversés tombant du ciel, arbres solitaires accrochant leurs racines à l'horizon se trouvant au-dessus de la tête d'un personnage debout solitaire et immobile. Sa présence est incongrue. A-t-il sa

place dans ce monde contradictoire qui est pourtant le sien puisqu'il s'y trouve? L'artiste fait usage de l'image dont il est le maître d'œuvre absolu pour suggérer ce questionnement existentiel. Les peintures s'expriment dans un langage poétique, fruit du geste pictural que pratique Bedrossian. Il est remarquable de constater que ce geste confère à ces toiles une vie indépendante de la réflexion qu'elles contiennent. Justement, elles savent produire leur effet esthétique, jouer leur rôle d'objets de contemplation, c'est-à-dire «in abstracto», sans que le spectateur soit tenu de les déchiffrer. Elles mènent une double vie.

Ses tableaux sont de nature humaniste, une approche qu'ils partagent avec l'école anglaise des dernières décennies, ainsi qu'avec le renouveau de la figuration narrative dans les grands centres d'art européens. Ses œuvres sont donc entièrement d'expression contemporaine tant par le thème que par l'exécution. L'être humain est au centre des préoccupations de l'artiste. Il le montre aux prises avec les deux environnements dont il est prisonnier: celui qui est le résultat de son intervention, le bâti, et celui qui rend son existence possible, la nature.

Un autre thème habite un groupe de peintures. L'artiste, s'éloignant du carcan de la solitude, traite de la rencontre. Il peint des personnages qui se trouvent face à face, et cela littéralement, mais l'un a les pieds sur terre tandis que l'autre les a dans le vide cosmique. Le peintre veut-il avoir capté un moment d'immobilité voire de permanence ou a-t-il l'intention de montrer l'aléatoire de la rencontre puisque les personnages peuvent aussi bien passer l'un devant l'autre, vers le haut et le bas? Ne cherchons pas à le savoir, l'intention poétique suffit. Bedrossian complète cette aventure picturale par un jeu de couleurs dramatiques: des bleus et des verts animés à outrance, sans doute un rappel à la nature.

Les tableaux de Garen Bedrossian nous séduisent de prime abord tout en nous invitant à une réflexion sérieuse sur le destin que se prépare l'homme moderne.

Léo Rosshandler, A.I.C.A., I.C.O.M.



Sans titre, 2007
Aquarelle et encre sur papier
35 x 27 cm

NOTES BIOGRAPHIQUES

ARMÉNIEN D'ORIGINE, GAREN BEDROSSIAN VIT ET TRAVAILLE À MONTRÉAL DEPUIS UNE QUINZAINE D'ANNÉES. IL A FAIT SES ÉTUDES EN ART À L'ANCIENNE LÉNINGRAD DE L'UNION SOVIÉTIQUE, REBAPTISÉE DEPUIS SAINT-PÉTERSBOURG. IL A CONNU PAR LA SUITE LE TEMPS DE LA «PERESTROÏKA», LA LIBÉRALISATION DE LA CULTURE SOUS LE RÉGIME COMMUNISTE. DÈS LE DÉBUT DE SA CARRIÈRE, ALORS QU'IL EST RENTRÉ À YERÉVAN, LA CAPITALE DE LA RÉCEMMENT INDÉPENDANTE ARMÉNIE, SA PEINTURE N'A DONC PAS CONNU LES ENTRAVES IDÉOLOGIQUES DU RÉALISME SOCIALISTE QUI FAISAIT LOI SOUS LES SOVIETS. IL A PU S'AFFIRMER COMME LIBRE CRÉATEUR ET COMME ARTISTE À PART ENTIÈRE.

FEMMES : DANS LES YEUX DES HOMMES... ET DES FEMMES

**PROFILS DE FEMMES.
ŒUVRES DE LA COLLECTION
POWER CORPORATION DU CANADA**

Musée de Charlevoix
10, chemin du Havre
La Malbaie
Tél. : 418 665-4411
www.museedecharlevoix.qc.ca

Commissaire et conservatrice
du musée : Brigitte Lacroix

Du 7 octobre 2007 au 11 mai 2008

Les amateurs de peinture ont un rendez-vous dans le Comté des peintres au Musée de Charlevoix, pour s'offrir une ravissante promenade dans l'histoire de l'art. La cinquantaine de tableaux – et quatre bronzes de Suzor-Côté et Louis-Philippe Hébert – proviennent de la collection Power Corporation qui, depuis sa fondation en 1964 par M. Paul Guy Desmarais, continue de rassembler un florilège muséal pour la quantité, la diversité et surtout la qualité des pièces soigneusement acquises et sélectionnées par son directeur, M. Serge Joyal. Cette présentation thématique de la femme qui s'étend sur deux siècles peut se visiter selon plusieurs approches.

Chronologiquement, l'accrochage propose une véritable leçon d'histoire de l'art canadien. On y trouve juxtaposés les tableaux d'artistes célèbres, sans didactisme, car les genres, les médiums, les formats varient et ménagent d'agréables surprises, dont les reproductions uniformisantes ne donnent pas l'idée.

C'est sur un pastel de la fin du XVIII^e siècle de Louis Dulongpré que l'itinéraire commence avec le *Portrait de Madame Noiseux* entouré de blanc, plis du fichu, plissé du bonnet au plumetis de mousseline et au gaufrage léger encadrant le visage de trois quarts remarquablement expressif. Le même souci du détail de la texture se manifeste dans un portrait en buste de Roy-Audy, avec une maladresse « naïve » qui rappelle la peinture américaine à ses débuts. Par contre, la maîtrise est admirable

dans le superbe portrait de *Madame de Sales La Terrière* par Théophile Hamel, tout en finesse austère et élégance discrète. De noir vêtue, on la devine en deuil de son époux le Seigneur des Éboulements. La brillance sombre de la soie prolongée par la transparence subtile de la dentelle conduit le regard sur les mains : l'alliance d'or à l'annulaire gauche, l'index passé sous la double chaîne d'or attachée au médaillon opalescent du col. Aucun décor ne distrait de la pâleur du visage, des yeux sombres vous regardant droit dans les yeux avec un triste sourire. Que la mondaine pulpeuse de Joseph Saint-Charles dérange à ses côtés!

Les différents mouvements entrecroisés au tournant du XX^e siècle ont traversé l'Atlantique avec les peintres de retour d'Europe : École de Barbizon, Impressionnisme, Symbolisme, Art nouveau. Ils suivent l'orientation de l'École de Pont-Aven vers les paysages et les « primitifs » bretons : *La plage de Dinard* (1909) de Clarence Gagnon, petite pochade sur bois tout animée par l'air marin ; *Sur la côte du Pouldu* par Morrice où les personnages s'incrument dans les buissons à l'abri du vent. Sa *Communiant*e de Saint-Malo fait penser à Maurice Denis. La palme revient ici à Maurice Cullen dont *Les lavandières bretonnes* de 1901, à genoux dans leurs « carrosses », sont campées avec une remarquable justesse. Les taches de clarté exaltent le blanc des coiffes, du linge mis en tas, de l'écume savonneuse du ruisseau, le point fort du tableau étant cette chemise tenue à bout de bras dans la lumière.

La tendance japonisante renouvelée par l'Art nouveau donne lieu à deux délicats petits tableaux : huile sur toile d'Emily Coonan au kimono en rose et gris, et huile sur bois, profil à l'ombrelle en jaune et noir où William Brymner procède par taches avec une maestria qui transcende le format minuscule : 29 x 22 cm. L'Art nouveau est plus marqué dans le portrait de Jean-Charles Franchère qui sert à la promotion de l'exposition : fluidité, fleurs, féminité d'un profil rêveur. L'intérieur aux *Trois femmes* de David Milne (1914) fait penser à Vuillard et à Maurice Prendergast dont Milne a vu les œuvres à l'Armory Show de New York en 1913. Le Symbolisme



John Goodwin Lyman
Plage laurentienne, vers 1948

s'affiche dans les incarnations mythologiques d'Ozias Leduc (*Séléne, Clio*), dans *Allégorie du Canada* aux feuilles de chêne d'Alfred Laliberté, peint en 1928 avant l'adoption de l'unifolié à feuille d'érable. Avec son *Inspiration*, Charles Gill tombe carrément dans le kitsch, la dimension ici (125 x 152 cm) étant proportionnelle à la vacuité du résultat!

Si l'intérêt historique continue avec un remarquable ensemble figuratif « moderne » des années 1940-1950, l'intérêt sociologique s'accroît quand la femme cesse d'être simplement l'objet de la représentation pour devenir le sujet agissant, peintre elle-même dotée d'un incontestable talent. À ses rôles traditionnels de muse inspiratrice, modèle, mère, amante, artisanne, paysanne, qui témoignent d'une époque par la mode vestimentaire et le mode de vie, s'ajoute la fonction créatrice, artistique. Ces peintres ont été les élèves de Brymner à l'Art Association (comme Prudence Heward qui portait Mabel Lockerby, ou Rita Mount dont le dessin au fusain de sa mère a une grande intensité), et plus tard d'Edwin Holgate comme Louise Gadbois. Elles deviennent des membres influents de la Société d'Art Contemporain fondée en 1939, telles Gadbois et Jori Smith, consœurs respectées des Borduas, Pellan, Lyman, Surrey, Goldberg, tous

représentés à l'exposition par des œuvres rarement vues, d'une grande fraîcheur et d'une jouissive liberté. Holgate a imposé le Nu, et les nues pudiques ou « naturistes » s'introduisent malicieusement et étonnent par leur nombre dans une collection d'entreprise! Les deux instantanés de *Plage laurentienne* par Surrey et Lyman, *Morin Heights* aperçu de l'intérieur paisible d'une liseuse à la fenêtre par Holgate, ou l'harmonie chaude et le frottis léger en jaune et brun d'un *Déjeuner* de Louise Gadbois, restent dans la mémoire, témoignant d'une maturité artistique admirable au Québec vers la fin de la guerre.

Il faut souligner la présence de quatre œuvres de Dallaire, dont trois gouaches. Sur la toile se trouvent orchestrés les thèmes de *La lecture*, du déjeuner, de la fenêtre ouverte à la manière du Matisse niçois mais avec une technique pointilliste qui rappelle la tapisserie d'Aubusson et l'influence immédiate de Jean Lurçat sur l'artiste, à son arrivée en France.

Le parcours s'achève sur une immense toile de Jean Paul Lemieux, *Le Songe*, et l'emblématique *Main Street* de Colville, icône de notre quotidienneté des années 70. Ces deux femmes en hiver « font l'épicerie » d'une manière déjà révolue, leurs sacs de papier kraft dans les bras, sous le regard éternel du soldat canadien du monument aux morts, toujours d'actualité...

Monique Brunet-Weinmann

PIERRE MARTIN, BURINISTE

Électricité-Verseau, 2001
Estampe au burin
56 x 42 cm



PIERRE MARTIN DIT ÉGIDE RUPTURE

Estampes au burin
Atelier Alain Piroir

5333, rue Casgrain

Espace 802

Montréal

Tél. : 514 276-3494

Du 22 avril au 31 mai 2008

Vernissage : 3 mai à 15 heures

PIERRE MARTIN DIT ÉGIDE BURINS, DESSINS ET NUMÉRIQUES

Galerie Georges Laoun Opticien

1368, rue Sherbrooke Ouest

Montréal

Tél. : 514 985-0015

Vernissage : 5 mars à 17 heures

Du 1^{er} au 29 mars 2008

Pierre Martin est représenté par
la Galerie Suzanne Baron-Lafrenière
3854, avenue Northcliffe, bureau 10
Montréal

Tél. : 514 486-6634



Fragmentations, 1997
Estampe au burin
42 x 56 cm

La rencontre de Pierre Martin dit Egide à la Galerie Suzanne Baron-Lafrenière alors qu'il faisait une démonstration de la technique du burin a permis aux spectateurs présents de redécouvrir la vertu d'une technique de gravure exigeante, et des plus anciennes.

La pratique du burin exige un métier parfait, mais plus encore, une mentalité originale qu'on appelle dans les ateliers « l'esprit graveur ». En fait, le buriniste est un artiste qui a choisi le burin comme instrument convenant le mieux à la traduction de sa personnalité, de son aventure intérieure. C'est le choix qu'a fait Pierre Martin durant ses études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris entre 1979 et 1983. Le burin devient rapidement son médium préféré. Tout naturellement, il contraint l'artiste à l'habileté et le condamne à la perfection, encore convient-il de ne pas succomber au bavardage. Laisser parler la main seule, devenir l'esclave de la virtuosité manuelle, reviendrait à parler pour ne rien dire; ce fut le cas, autrefois, de praticiens attachés à la gravure de reproduction.

La main du buriniste doit donc obéir à l'esprit, mais l'esprit plonge dans les profondeurs de la matière. Ce qui fait un graveur, ce ne sont ni l'école, ni les théories, ni même le métier, cela tient d'abord au contact quotidien avec la matière, à l'expérience de la confrontation entre

le métal, l'outil et le cœur. Ainsi naît l'imagination. On comprendra mieux alors qu'on puisse dire que le graveur crée son œuvre de l'intérieur et que les tailles se justifient les unes par rapport aux autres. Quand il a risqué la première attaque du métal, quand la première respiration retenue, puis relâchée, lui a permis de réussir la première taille, le graveur concentré se sent en état de grâce. Son devoir, pour tenir jusqu'au bout de l'ouvrage, dix, vingt, trente heures et plus, sera de conserver tout le feu de la première ébauche. Miracle d'une égale fraîcheur, d'une juste convenance de toutes les parties de soi-même avec la main et l'outil, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre!

Puis, Pierre Martin nous montre quelques-unes de ses œuvres dans lesquelles il exprime la perception des différents niveaux de la matière en se référant aux symboles des lois qui régissent microcosme et macrocosme. Comme il l'explique bien, il utilise la technique de la surgravure qui consiste à graver un premier univers sur la plaque et à en graver un second en le superposant au premier.

Graver en creux, c'est imprimer dans la matière l'empreinte de sa présence, voilà ce que réalise Egide. Que la passion inspirante de l'artiste pour le burin nous permette de mieux apprécier son œuvre!

Hedwidge Asselin

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le dernier numéro de *Vie des Arts*. La photo publiée en p. 73 appartient à l'artiste Bettina Forget et s'intitule *Tucana 47* (2006). Par contre, on aurait dû y trouver la photo suivante pour illustrer l'article sur Liliana Berezowsky (p.72).



Bettina Forget
Tucana 47, 2006
Acrylique sur toile
72 x 102 cm
Photo: Bettina Forget



Liliana Berezowsky
Night Queen, 2002
Fouffure d'agneau, caoutchouc, bois
183 x 125 x 90 cm
Photo: Guy L'Heureux